Toute la vie se résume dans ces trois mots si simples et cependant si difficiles à comprendre. En France, à l'époque agitée et inquiète que nous traversons, le plus difficile n'est pas de faire son devoir, mais bien de savoir quel il est.

Québec, mai 1876. P. C.

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

II

“C'est en soi que l'homme puise ou consolation, ou découragement; c'est en soi qu'il porte et le paradis et l'enfer.”

L'imagination soumise à la volonté, voilà toute la science du bonheur. C'est une science toute évangélique, mais l'Evangile est toute science aussi. C'était là l'état primitif de l'homme avant sa chute dans les délices de l'Eden. Dieu lui avait donné l'empire sur tout; et si l'homme a été soumis, après son péché, à traîner après lui une chaîne douloureuse, Dieu ne lui a pas ôté ce pouvoir presque divin.

C'est parce qu'ils avaient compris cela que, de la Rome des Césars à la Rome de Victor-Emmanuel, que de Saint-Pierre à Pie IX, de plus loin encore; que du Calvaire au Vatican, il y a eu tant de saints dans les hommes et tant de grands hommes dans les saints. C'est parce qu'elles comprennent tous les jours que les maisons religieuses de nos villes sont inondées par la marée montante de la foi, qui les remplit comme autrefois elle remplissait des mêmes âmes fortes les déserts de la Thébaïde.

Et qu'on n'aille pas supposer qu'en faisant cet avancé, je veuille me pavaner en Noïcien ridicule, faire croire ou seulement croire moi-même que la magnanimité surhumaine des martyrs des amphithéâtres païens, comme des martyrs presque aussi sublimes de notre clergé, de nos prêtres et de nos sœurs, n'est que le résultat d'une volonté énergique, et que la grâce et la force d'en haut n'y sont pour rien! Non, je réprovoe Zénon et ses disciples, anciens et modernes. Seulement, je veux admettre que la volonté y est pour beaucoup, et que si Dieu vient à nous à la fin, c'est parce que nous allons à lui d'abord.

Mais qu'est-ce donc que l'imagination et la volonté? Pour faire comprendre ces deux grands attributs de l'âme, les métaphysiciens s'enfoncent dans des profondeurs toujours trop nuageuses et nous donnent des définitions rarement claires; ne voulant pas être technique et écrivant pour tous, je crois que ce qui suit en donnera une meilleure intelligence. Une pensée se présente à moi: aussitôt, mon imagination s'en empare et lui prête ses nombreuses couleurs d'arc-en-ciel ou de nuage sombre. Mais la volonté est là—sentinelle toujours éveillée, comme ces gardiens fabuleux—et repousse tout ce qui tend au mal, si elle veut tendre au but assigné par son Créateur. Car il en est des choses de l'âme comme de celles du corps.

Une maladie inhérente à l'homme—qui, tous les jours, lui rappelle qu'il n'est pas un ange—fait que je me brûle l'index de la main droite. Aussitôt, tout ce qu'il y a de vitalité dans cette partie de moi-même, bien plus, tout le *vis natura* de tout mon organisme vient vite au secours de mon doigt douloureux et tend à repousser au dehors le mal qui veut y pénétrer. C'est là ce qui nous explique l'afflux sanguin qui survient après une brûlure, une blessure, un lésion quelconque faite au corps, quelque superficielle qu'elle puisse être.

Le même phénomène se passe là où la pensée, aux prises avec l'imagination, est soumise à l'examen d'une saine volonté. Celle-ci, qui est la force créatrice du changement qui s'opère dans celle-là, est aussi le *vis medicatrix*, la force mécatrice de l'âme, comme la vitalité physique l'est du corps. Le mal, ou tout ce qui en a l'apparence, veut-il pénétrer dans l'intelligence avec la pensée, aussitôt la volonté accourt de toutes les limites de son étendue, concentre toutes ses forces en un seul point, et ne se repose que lorsqu'elle s'est débarrassée de son adversaire. Tel est l'âme ce que le sang est au corps; elle ré-

pète *ibi stimulus, ibi fluxus* des physiologistes.

“De même, nous dit un savant moraliste, de même que le corps, malgré tous les changements de la température atmosphérique, garde toujours sa chaleur interne invariable, de même il existe dans l'âme une force intime de résistance, dont l'action fait équilibre à l'action des forces extérieures.” Elle fait plus encore, elle triomphe.

Voilà ce qui peut faire comprendre ce que c'est que l'imagination et la volonté. De leur union naissent les sentiments, les émotions douces ou violentes, les mouvements généreux ou aveugles de la passion, qui, dans le corps, sont le temps calme ou la tempête. Oui, celui-ci est toujours le miroir de l'âme. Le ciel envoie à travers l'épaisseur des eaux ses teintes azurées ou orangées, et l'âme pénètre le corps de ses couleurs variées; la voix y trouve toujours un écho fidèle.

Or, si la volonté est maîtresse des mouvements de l'âme, elle est maîtresse des retentissements de celle-ci dans le corps. A son gré, le cœur se dilatare ou se resserrera, selon que l'âme sera tranquille ou agitée. *Homo est animi utens*. Il faut prendre à la lettre cette définition de saint Augustin.

Cabanis, C. Broussais—voulant faire de l'âme le résultat d'un travail organique cérébral, nous montrant la pensée *organiquement secrétée* par les lobes droits ou gauches du cerveau—se sont bien éloignés de la grande philosophie du fils de Moïse, et, entraînés par un sot orgueil, qui veut tout comprendre, ils se sont égarés dans un monde d'hypothèses que la science véritable ne peut admettre.

Constater les phénomènes de ce que l'on appelle influence du moral sur le physique, est tout ce que nous pouvons et devons faire; vouloir chercher le dernier mot de cette question n'est pas permis. Pour cela, il faudrait interroger l'infini et le néant; et l'homme n'en a pas le droit, puisque la plupart de ceux qui s'y sont aventurés se sont perdus.

SÉVÉRIN LACHAPPELLE, M.D.

Saint-Constant.

CHRONIQUE AGRICOLE

Influence de l'écartement des betteraves à sucre sur leur rendement en poids et leur richesse saccharine.—M. Ladureau expose les résultats d'expériences comparatives faites sur un champ que M. Derôme, de Bavy, avait mis à cet effet à la disposition de la station agronomique du Nord. Ce champ fut divisé en cinq parcelles dans lesquelles les betteraves furent plantées avec des écartements différents, variant de 10 à 20 pouces, les lignes étant d'ailleurs uniformément et partout à 18 pouces. Les résultats de ces expériences sont consignés dans un tableau qui est soumis à l'assemblée, et qui contient pour chaque parcelle le rendement à l'hectare, en poids et en argent, la densité des jus, la teneur en sucre, en eau et en sels minéraux, et enfin le coefficient salin. M. Ladureau en déduit les conclusions suivantes:

1o. Que les betteraves les plus rapprochées ont donné le rendement le plus élevé, la plus grande richesse saccharine, la densité et le coefficient salin le plus haut; que cette méthode est donc la plus avantageuse, non-seulement pour le cultivateur, mais encore pour le fabricant;

2o. Qu'il y a un écart de 10 0/0 sur le rendement pour une différence d'écartement de 10 à 17 pouces.

3o. Que la densité du jus s'abaisse à mesure que l'écartement augmente;

4o. Que la richesse en sucre suit la même progression;

5o. Que la teneur en cendres varie en sens inverse, et que, par conséquent, le coefficient salin, qui forme en quelque sorte le criterium de la pureté du jus, s'abaisse en raison inverse de l'écartement des racines, de 17,65 à 12,75.

Vieilles vaches; leur danger au point de vue de l'hygiène publique et de l'économie domestique.—Dans la région du nord de la France, dit M. Viseur, vétérinaire à Arras, l'économie du bétail a pour premier objectif la production du lait et du beurre. Mais si, au lieu de faire produire 9 ou 10 veaux aux mêmes mères, les petits cultivateurs ne leur en demandaient que 5, comme à cet âge (sept ans environ), elles jouissent encore de la faculté d'assimiler promptement et avantageusement la nourriture, elles fourniraient une grande quantité de viande première qualité et “activeraient la source où se puise la force des populations.”

Cinq ou six ans plus tard, elles sont poitrinaires, dans la proportion de 20 à 30 pour 100, infectant d'abord leurs proches voisins, puis communiquant à leurs derniers veaux le

germe, qui deviendra héréditaire, d'une maladie souvent acquise.

A ce moment, elles ne donnent plus que du lait pauvre en matières azotées, grasses ou sucrées, et très-riche, au contraire, en eau et en sels calcaires. Ce lait, n'ayant plus une composition physiologique, doit être malfaisant pour les enfants en bas âge, dont il forme l'unique aliment.

Quant à la viande de ces mêmes bêtes poitrinaires, elle est souvent un leurre, si ce n'est un danger, non sans doute pour ceux qui la vendent, mais pour les malheureux qui en font usage.

Il y a là un progrès à réaliser au point de vue de la prophylaxie, de la fortune et de la santé publiques, et les cultivateurs, qui ne font un pas en avant que poussés par nécessité *l'ingénieuse*, le réaliseront le jour où ils sauront que, en laissant trop vieillir les vaches, ils les rendent phthisiques et se condamnent à les voir rejeter de la consommation.

La diminution des vieilles bêtes entraînerait forcément une augmentation proportionnelle des adultes, et l'élevage comprenant alors toutes les génisses capables de faire de bonnes mères, nous n'aurions plus le regret de constater avec quelle profusion tombent dans nos abattoirs, avant l'âge de trois mois, celles qui réunissent au plus haut degré les signes généraux et locaux qui caractérisent l'aptitude laitière.

L'INCENDIE DU FAUBOURG ST. LOUIS A QUÉBEC.

Nous empruntons à l'*Événement* la narration du terrible désastre qui vient de visiter la bonne ville de Québec. Nous n'avons rien à y ajouter. La semaine prochaine, nous donnerons un plan du district dévasté, et une gravure de la catastrophe, d'après un dessin fait sur les lieux, presque au milieu de flammes.

GRAND INCENDIE.

Un immense malheur vient de frapper Québec. C'est encore l'incendie qui nous éprouve, l'incendie qui semble s'acharner contre nous et dont l'apparition foudroyante marque chacune des périodes de notre histoire civique. Et dans quel moment fond-elle sur nous! Dans un temps où le pays traverse une crise grave, où le commerce et l'industrie sont dans un état de langueur et de gêne. Le coup nous frappe à l'heure même où nous sommes moins en état de le soutenir; et c'est la classe ouvrière, déjà si éprouvée, qui le reçoit! Comment mesurer l'étendue d'un tel désastre; comment peindre les misères qui vont en naître! L'esprit reste terrifié, le cœur abîmé!

L'incendie a éclaté dans cette rue Scott déjà deux fois ravagée de fond en comble par le feu.

Plus de 300 maisons ont été détruites et près de 3,000 personnes laissées sans domicile.

Le feu s'est déclaré chez un nommé Et. Robitaille, homme de police, on ne sait comment.

L'alarme a été sonnée vers trois heures, et quelques minutes après, toute la brigade était sur le lieu de l'incendie.

Déjà la plupart des maisons du voisinage, bâties en bois, étaient en flammes, nous pourrions dire en cendres; le vent soufflait avec violence du sud-ouest au nord-ouest et propageait les flammèches avec une désastreuse rapidité. On crut devoir demander du secours, et aussitôt appelés, la Batterie B, sous le commandement du colonel Strange, la brigade de St. Sauveur, et l'engin de Lévis arrivaient. Malgré ces secours; en dépit de tous les efforts humainement possibles, l'élément continua ses ravages: il n'y avait pas d'eau. Nous le dirons en passant, quand il s'agit d'un incendie en la partie haute de la ville, c'est le cri d'ordinaire: il n'y a pas d'eau. On n'avait plus qu'un seul moyen de maîtriser l'incendie; c'était de couper le feu, comme dirait un pompier, en démolissant quelques maisons.

La plus grande partie des personnes présentes se mirent à l'œuvre, et on renversa les clôtures du couvent du Bon-Pasteur, en arrière de la bâtisse, et plusieurs petites maisons en bois. Il était alors sept heures et demie à peu près, et les flammes avaient détruit déjà deux cents maisons, quand les spectateurs s'aperçurent que les flammes sortaient d'une maison de la rue St. Eustache. Le feu prit alors une course concentrique, et des dix maisons qui avaient été épargnées sur la rue Ste. Julie, il ne restait plus vingt-cinq minutes après, que des cendres.

A sept heures et demie, l'eau était assez en abondance pour qu'on pût faire fonctionner les pompes à vapeur; la grande pompe à vapeur fut placée au pied de la rue Scott, devant le presbytère du faubourg St. Jean, et celle de Lévis fut transportée sur l'Esplanade, où il y a, comme on le sait, une citerne pouvant fournir de l'eau pendant quelques heures. Enfin, vers dix heures, les pompes aidant, tout le monde se sentit soulagé en constatant que le feu ne pouvait s'étendre plus loin.

Le feu s'est étendu de la rue Scott jusqu'à la rue St. Eustache et de la Grande-Allée à la rue St. Gabriel. Il a ravagé les rues Claire-Fontaine, Burton, Prevost, Plessis, Lachevrotière, St. Michel, Amable, D'Artigny, Artillerie, Ste. Croix, Ste. Julie, St. Augustin et St. Eustache.

Le vent poussait les flammèches si loin que le feu a pris à plusieurs maisons de la haute-ville, entr'autres, chez le Dr. LaRue, chez le Juge B. Caron, chez M. Joseph Hamel, mais a été promptement éteint.

On nous assure que deux hommes et un jeune enfant dont nous ignorons les noms, et madame Etienne Boucher, de la rue Scott, ont perdu la

vie. M. Fiset a eu la figure brûlée, et un citoyen de la rue Richmond s'est fracturé les reins.

Les citoyens ont fait comme toujours, en pareille circonstance, bravement leur devoir. On a vu de véritables miracles de dévouement, d'énergie et d'activité. Le maire, M. Owen Murphy, et tous les conseillers se sont multipliés; on les voyait partout, stimulant l'activité, dirigeant les secours. Après eux, il en faudrait nommer bien d'autres, et en tête le Col. Strange et ses officiers, ainsi que les soldats sous leurs ordres.

La brigade du feu s'est vraiment surpassée. Son chef, M. Lemieux, et le sous-chef, M. Coleman, ont déployé un courage et une activité extraordinaires. On ne saurait leur décerner trop d'éloges.

La brigade de St. Sauveur a fait merveille; elle a travaillé d'une façon pour ainsi dire surhumaine.

La pompe de Lévis, bien servie et placée sur l'Esplanade, a protégé la ville des atteintes de l'élément destructeur.

Le faubourg St. Jean a été sauvé par les plus énergiques efforts; et nous devons mentionner avec éloge le nom de M. Joseph Poitras, ancien membre de la brigade du feu, qui, à la demande du conseiller Marcotte, a ouvert en temps opportun les bornes-fontaines de la rue St. Jean et a procuré de l'eau pour sauver le quartier.

Vingt hommes de police ont aussi passé au feu; le gouvernement fédéral leur a généreusement accordé la caserne de la rue de l' Arsenal pour se loger.

Dans le cours de l'après-midi, le Maire a reçu une dépêche de Montréal envoyée par M. Alfred Perry, offrant de venir à Québec avec sa brigade en train *express*, en cinq heures. Mais l'eau étant insuffisante, le Maire a dû décliner cette offre généreuse.

Par l'initiative du Maire, les casernes dites des Jésuites, les casernes de l'Artillerie, le *drill shed* ont été mis à la disposition des victimes, et du pain et des provisions leur ont été distribués dans le cours de la soirée. On ne saurait imaginer un plus lamentable spectacle que la vue de ces malheureux campés au milieu de leurs meubles, les femmes dans la désolation, les enfants en pleurs. Nous avons vu malheureusement trop souvent pareil spectacle pour ne pas trop aisément se le représenter.

Les pertes sont fort divisées entre les compagnies d'assurance et ne sont pas aussi considérables que l'on pourrait le croire, bon nombre de gens n'étant pas assurés et peu de maisons en pierre ayant été atteintes.

Ce sont encore les constructions en bois qui ont été fatales à Québec: et tant qu'on n'y aura pas mis fin en appliquant la loi dans toute sa rigueur, Québec présentera une proie facile à l'élément destructeur qui s'acharne à sa perte.

Le rapport officiel porte le nombre des maisons incendiées à 411, couvrant une superficie de vingt-six arpents. En voici le détail:

Claire-Fontaine, 4; Burton, 11; Prevost, 10; Plessis, 10; Scott, 67; Drolet, 17; Berthelot, 18; Lachevrotière, 27; St. Michel, 33; D'Artigny, 29; Ste. Croix, 25; St. Augustin, 14; St. Eustache, 7; Artillerie, 51; Ste. Julie, 50; Ste. Marguerite, 9; Amable, 29.—Total, 411.

La perte est estimée à un million de piastres. Le montant des assurances s'élève à \$246,200, réparti comme suit entre les différentes compagnies:

La Compagnie de Québec	\$60,000
Stadacona	30,000
Royale Canadienne	16,000
District de Niagara	16,000
Hartford	1,000
Royal	45,000
Phenix	1,800
Etna	3,000
Liverpool, London & Globe	25,000
Queen	4,000
Western	16,000
Commercial Union	1,400
North British	7,000
Scottish Commercial	14,000
British America Citizen Provincial	6,000
Total	\$246,200

Borax conservateur des viandes.—Le borax en dissolution empêche les ferments solubles d'exercer leur action, et il n'agit que sur les ferments insolubles. Cela explique l'utilité du borax pour empêcher la putréfaction des matières animales; et, en effet, des expériences nombreuses, en Angleterre et ailleurs, ont montré sa puissante efficacité pour la conservation des viandes. Il suffit de mettre tremper les quartiers de viande, pendant un espace de temps de vingt-quatre à trente-six heures, dans une dissolution de borax. La solution qu'on emploie à Buenos-Ayres se compose, pour 100 parties en poids, de 8 de borax, 5 d'acide borique, 3 de salpêtre et 1 de sel commun. On embarque ensuite en mettant un peu de ce liquide. Pour faire usage de la viande, il suffit de la mettre à tremper pendant vingt-quatre heures.

On n'a pas tardé à organiser des établissements industriels sur cette base. Des expéditions de 20,000 kilogrammes et plus ont été commandées. Les viandes ainsi conservées sont parvenues en parfait état en Belgique, à Bruxelles, Anvers et au Havre. Une de ces caisses contenait un mouton entier, qui a été trouvé d'une conservation magnifique, et a causé une véritable stupefaction parmi les personnes qui ont assisté à l'ouverture du colis.

PENSÉE D'UN PROVINCIAL.—Ceux que nous n'aimons pas ont bien de la peine à avoir raison à nos yeux.